

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 73

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'invisible aimée
Autor: Bertot, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE 1 18

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Un Seigneur de l'Evêché de Bâle

trace le plan
de la bataille de Grandson

Le village de Wahlen et ses alentours sont renommés par les traces nombreuses du séjour des Romains. Tout proche du village s'élève une montagne conique que le peuple nomme le *Sturmer Kopf au Koepfi*. C'était un petit camp romain ou un *castellum*,¹⁾ où pouvaient loger 100 à 200 hommes. Un peu plus loin on remarque le *Bäumlifels*, autre position fortifiée des Romains. Tout près de Wahlen se trouvait également une autre station romaine où l'on a retrouvé une quantité de tuileaux, de ciment... En 1837, en creusant les fondements de la nouvelle église de Wahlen on a découvert plusieurs tumulus renfermant, outre des squelettes, des monnaies d'Aurelius, Claudius, Décence, Constantin le grand et de ses fils. Tout proche était la villa romaine appelée *Kilchstätt*.

A peu de distance de la crête qui supportait le castel du *Bäumlifels*, du côté de Grindel, mais sur territoire jurassien, se dresse un haut rocher, entouré d'affreux précipices et dont l'accès est difficile. Cette roche supporte des constructions, des restes de tours, de murailles qui indiquent que là aussi s'élevait une puissante forteresse capable de défendre ce passage. C'est le château de Neuenstein, célèbre dans les fastes de l'Evêché de Bâle. On y voit encore une

forte tour à moitié démolie, de grands pans de murs, des ouvrages avancés. On n'y arrive que par un escalier taillé dans le roc. On y trouve un puits et une cave en pierre taillés dans le rocher.

Quelle est l'origine de cette forteresse ? Par qui a-t-elle été bâtie ? On ne saurait le dire. Ce manoir est cité au XII^e siècle comme fief de l'Eglise de Bâle. Un Jean de Neuenstein en 1310 était maire de Bienne, au nom du prince-évêque de Bâle.

Au XIV^e siècle les nobles de Neuenstein agrandirent leur château et en firent une forteresse remarquable. Cette demeure seigneuriale était alors dans toute sa splendeur quand elle fut renversée par le tremblement de terre de 1356. Le chevalier Hennemann de Neuenstein rebâtit ce château et son fils Rodolphe continua les restaurations et en fit une redoutable forteresse. En guerre avec les Bâlois, Rodolphe fit un traité de combourgeoisie avec Soleure, ce qui n'empêcha pas que les Bâlois s'emparèrent de son château et le ruinèrent. Rodolphe se fit alors brigand de longs chemins et appuyé par Soleure, il recouvra sa forteresse. Il fut alors stipulé par les Conseils de Bâle et de Soleure, que Rodolphe s'engagerait lui et les siens, à cesser leurs brigandages, à respecter les vasseaux et à demeurer bons combourgeois de Soleure. La paix fut signée en deux doubles à Rheinfelden, le jeudi avant la fête de la Purification de la Vierge, 1439.¹⁾

Rodolphe laissa un fils qui devint célèbre aux temps des guerres de Bourgogne. C'est Veltin de Neuenstein. C'était un guerrier intrépide, un capitaine expérimenté, dont la

1) Trouillat, V-781.

réputation s'étendit au loin et qui fut d'un puissant secours à la bataille de Grandson, comme nous allons le dire. Veltin ne cherchait que les occasions de montrer sa valeur et ses talents militaires. Il offrait son bras à celui qui le payait le mieux.

Charles-le-Téméraire était alors en guerre avec l'empereur. Celui-ci demanda le secours des Bâlois, qui se hâtèrent de lui envoyer 250 soldats sous le commandement de Veltin de Neuenstein. Charles faisait alors le siège de Neuss, en Westphalie et était sur le point de se rendre maître de cette ville quand arriva la petite troupe des Bâlois. Veltin fit si bien que le grand duc d'Occident dut abandonner le siège et se retirer honteusement. Ivres de leurs victoires les Bâlois se livrèrent au pillage et saccagèrent tout sur leur passage. Chargé de butin, Veltin rentra dans son château de Neuenstein, attendant une autre occasion de déployer sa valeur guerrière. Il n'attendit pas longtemps.

Charles-le-Téméraire venait de déclarer la guerre aux Suisses. Ceux-ci appelèrent à leur secours tous leurs alliés. L'évêque de Bâle, Jean VI de Weningen, en cette qualité, se hâta de réunir son armée qu'il envoya au camp des Confédérés, sous la direction générale d'Oswald, comte de Thierstein. Sous ses ordres marchaient Jean de Kröningen avec les bourgeois de Porrentruy, Humbert des Bois avec les troupes de Delémont et les autres de tous les Etats de l'Evêché. Les gens d'Erguel étaient sous la bannière de Bienne et ceux de Diesse sous celle de Neuveville. Il est assez pénible de constater combien les historiens suisses ont laissé sous le silence la participation si active du prince évêque

dont la tour couronne si fièrement Avallon. Nos quatre témoins nous y attendaient. Vous savez quel était le premier, maître Varrey ? Le docteur vous accompagnait, ainsi que l'homme d'affaires de ces dames et le vieux jardinier, le père Antoine lui-même, en ses plus beaux habits, humble et dévoué serviteur qui fondait en larmes à la pensée que « la pauvre petite allait enfin être heureuse ! »

Malgré le froid, ma femme voulut redescendre jusqu'à la villa à pied, à mon bras. Ce fut le plus heureux moment de ma vie.

La lune se voilait derrière d'épais nuages. On y voyait à peine. Elle aussi était joyeuse, parce que la nuit était noire. Je l'entendis rire pour la première fois.

— Mon cher mari, mon Daniel bien-aimé, si j'étais belle en ce moment, vous n'en seriez pas plus avancé !

Je la serrai sur mon cœur.

— Tu es belle, mon cher ange, car tu ne

me dire qu'après tout je pouvais faire pire folie. Il voulait bien s'occuper de mes intérêts, et se charger dorénavant de toutes mes affaires. J'allai au ministère déclarer que je retirais mon *Vercingétorix*. Puis je partis sans voir personne, — pas même toi, mon bon Charles, dont je redoutais les objections et l'esprit prudent et sage, — et je voyageai.

J'allai en Italie, en Grèce, en Egypte. Je naviguai beaucoup, cherchant partout le repos. La voix absente voyageait avec moi, me suivait partout. Elle chantait dans le murmure des vagues, dans le sauvage concert où dansaient les almées, dans les cordages où sifflait le vent, dans l'air qui vibrerait sous l'ardent soleil d'orient. Et je ne retrouvai le bonheur que sur les bords du *Cousin*, où ma fiancée m'attendait.

On se marie encore quelquefois à minuit, dans certaines provinces. Par une belle nuit de mars, nous montâmes à la vieille église

1) Voir M. l'abbé Serasset, Abeille du Jura II-46.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 14

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Et la petite main s'abattit dans la mienne. Elle y resta longtemps.

Ce que nous dimes ensuite n'a pas d'intérêt pour vous. Les meilleurs duos d'amour ne sont pas ceux qu'on chante. Sachez seulement que j'obéis à la condition qu'elle m'imposait de la quitter quelque temps.

Je vins à Paris. J'allai trouver mon cher et vénéré conseiller, maître Varrey, lequel, bien entendu, me traita de toqué, épithète que je croyais réservée à mon confrère Hervé.

Il fit tout exprès le voyage d'Avallon, prit des informations, vit ces dames, et revint

de Bâle et des Jurassiens aux grandes guerres de Bourgogne et de l'appui qu'ils ont donné aux Suisses, leurs alliés. Veltin de Neuenstein, avec tous les hommes de sa seigneurie, se trouvait dans les rangs des troupes de l'Evêché et assista à la bataille de Grandson.

Avant le combat, les chefs des Suisses et des Alliés, tinrent un conseil de guerre pour fixer le plan d'attaque. Les délibérations furent longues et pénibles; les chefs ne pouvaient s'entendre et après de longues discussions sans résultat, ils allaient se séparer, quand Oswald de Thirstein, commandant des troupes de l'Evêché de Bâle, proposa à ces vaillants capitaines de consulter un vieux guerrier, très expert dans l'art militaire et qui en maintes circonstances, avait donné des preuves de ses talents. Ce guerrier était Veltin de Neuenstein, le vainqueur de Neuss. Cette proposition ayant été acceptée, le Seigneur de Neuenstein traça, avec de la craie, sur la table qu'entouraient les chefs des Confédérés, un plan de bataille et l'expliqua si bien que tous furent convaincus, émerveillés et si satisfaits qu'ils l'adoptèrent immédiatement.

On sait que ce plan d'attaque a réussi et si l'armée des Suisses a gagné la bataille de Grandson, elle le doit autant au plan savant de Veltin de Neuenstein, qu'à la bravoure de ses chefs et de ses soldats. Le plan d'attaque de Grandson est encore de nos jours considéré comme un chef-d'œuvre.

Veltin se retrouva à la bataille de Morat et figura au siège et à la bataille de Nancy, cette fois comme capitaine du contingent de la ville de Bâle, fort de 600 hommes. Il partit de Bâle, avec sa troupe, le jour de Noël 1476, par un froid rigoureux. De même que les contingents des Suisses, celui de Veltin eut beaucoup à souffrir du froid et du manque de vivres. Pour subvenir à leurs besoins, Veltin et les siens se livrèrent au pillage à Ensisheim, à Colmar, à Schlestadt. Arrivés à Heiligkreutz, en Alsace, les troupes de Veltin épuisées, demandèrent des vivres aux habitants. Ceux-ci, sachant que les Bourguignons s'approchaient, refusèrent cruellement les vivres demandés; bien plus, ils harcelèrent la petite troupe de Veltin qui s'éloigna en proférant des paroles de vengeance.

t'appelles pas Cécile Gautier, ni Jenny Thasia, ni M^{me} Morsans; car tu t'appelles l'Art, et je t'aime!

Ici s'arrêta le récit de Daniel.

— Ainsi, hasardai-je après un moment de silence, tu n'as jamais vu le visage de ta femme?

— Jamais. J'ai donné ma parole. Et j'éprouve une âpre et douloureuse jouissance à ce qu'il en soit ainsi. Car je sais qu'en partageant sa peine, j'en allège le poids.

— Et tu es heureux?

— Comment ne le serais-je pas? Ma femme m'adore; j'ai une jolie fortune; les bruits de Paris ne m'arrivent qu'atténués, comme le fracas des vagues déchainées parvient à la chaumière où dort paisiblement le laboureur. Je n'ai jamais entendu de si bonne musique. Je travaille beaucoup. *Vercingétorix* aura un ou deux cadets dont les paroles sont d'un poète que moi seul je connais, et qui ne seront probablement pas joués. Que m'importe! C'est pour moi, maintenant, que je travaille, et plus pour les badauds. Je m'estime à moi-même un suffisant public.

— Tu viens quelquefois à Paris?

Après la bataille de Nancy, où le grand duc d'Occident trouva la mort, le duc René de Lorraine, pour témoigner de sa satisfaction à Veltin de Neuenstein, le décora sur le champ de bataille, ainsi que son lieutenant Bernard Schilling, de Bâle. Les Bâlois, toujours conduits par Veltin, repassèrent par Heiligkreutz qu'ils pillèrent et saccagèrent entièrement, pour se venger de la dureté de ses habitants.

Ce fut le dernier fait du Seigneur de Neuenstein. On ignore l'année de sa mort. Il n'eut pas de descendant. Un seul parent de Veltin lui survécut. C'est Guillaume de Neuenstein qui entra au couvent d'Oelenburg où il était prévôt en 1516.

Au XVI^e siècle le château de Neuenstein était inféodé par l'évêque de Bâle à la famille de Roemerthal. On ne sait quand il a été détruit. Les Neuenstein blasonnaient : « De gueules au lion d'or passant, pour cimier une tête de lion d'or. »

A. D.

La vieille tunique

A l'époque où j'étais expéditionnaire dans les bureaux du ministère de la Guerre, j'avais pour collègue et pour camarade de pièce un nommé Jean Vidal, ancien sous-officier, amputé du bras gauche pendant la campagne d'Italie, mais à qui restait encore sa main droite, sa « belle main » de fourrier, avec laquelle il exécutait des merveilles calligraphiques en ronde, en bâtarde, en gothique, et dessinait, d'un seul trait de plume, un petit oiseau dans le paraphe de sa signature.

Un digne homme, ce Vidal! le type du vieux soldat, probe et pur. Bien qu'il eût à peine quarante ans et que de rares poils gris apparussent dans sa barbe blonde d'ancien zouave, déjà nous l'appellions tous, au bureau, le père Vidal, mais avec moins de familiarité que de respect, car nous connaissions sa vie d'honneur et de dévouement, là-bas, dans son petit logement, à bon marché, au fond de Grenelle, où il avait recueilli une sœur à lui, veuve avec une ribambelle d'enfants, et où il entretenait tout ce petit monde sur son maigre budget, c'est-à-dire

— Je n'y mets jamais les pieds. Cependant Cécile a eu la nostalgie du théâtre. Elle a voulu revoir encore la scène qui fut témoin de ses premiers succès, entendre mes œuvres à l'orchestre. Mais nous ne recommencerons plus. Cela lui a fait mal et renouveau ses douleurs. Pour moi, à côté de sa voix que j'entends tous les jours, toutes les autres me font l'effet de crécelles. Et comme on interprète mes ouvrages, maintenant que je ne suis plus là! Ah! j'ai un avant-goût de ce qui m'arrivera lorsque je serai mort! J'en ai assez. Je m'en retourne dans mon désert. Nous partons demain. Et cette fois, mon bon Charles, je te fais mes adieux. Je ne sais si nous nous reverrons. Mais nous pourrions du moins nous écrire.

Il me recommanda le secret, m'embrassa, serra la main de maître Varrey, et nous laissa.

— Pauvre Daniel! dis-je.

— Ne le plains pas, fit le vieil avoué en me quittant. Quand un cœur d'élite se sacrifie à un devoir, c'est dans son sacrifice même qu'il trouve sa récompense. Et votre ami, monsieur, est le plus noble cœur que je connaisse.

FIN.

l'argent de sa croix, de sa pension et de ses appointements. Trois mille francs pour cinq personnes! N'importe, les redingotes du père Vidal — ces redingotes dont la manche gauche, la manche vide, s'attachait au troisième bouton — était toujours brossées comme pour la revue du général inspecteur, et le brave homme prenait tellement au sérieux son ruban rouge, toujours frais, qu'il le retirait de sa boutonnière quand il portait un paquet dans la rue, quelque paire de boîtes de chez Latour, rue Montorgueil, ou quelque pantalon de fatigue, acheté le matin à la Belle-Jardinière.

Comme je demeurais alors, moi aussi, dans la banlieue du sud de Paris, je faisais route assez souvent, pour m'en retourner chez moi, avec le père Vidal, et je m'amusaiss à lui faire raconter ses campagnes, tout en cheminant par ce quartier de l'École-Militaire, où l'on rencontrait alors à chaque pas — c'était dans les dernières années de l'Empire — les beaux uniformes de la garde impériale, guides verts, lanciers blancs, et ces sombres et magnifiques officiers d'artillerie, noir et or, un costume sous lequel cela valait la peine de se faire tuer.

Quelquefois, par les chaudes soirées d'été, j'offrais l'absinthe à mon compagnon — douceur que le pauvre Vidal se refusait par économie, — et nous nous arrêtions une demi-heure devant le café d'officiers de l'avenue de la Motte-Picquet. Ces jours-là, l'ancien « sous-off » se levait de table avec un coup d'ivresse héroïque dans le cerveau, et j'étais bien sûr d'entendre, pendant le reste de la route, quelque belle histoire de guerre.

Un soir — je crois, Dieu me pardonne, que le père Vidal avait bu deux verres d'absinthe, — voilà qu'en longeant l'horrible boulevard de Grenelle, il s'arrêta brusquement devant la devanture d'un fripier militaire, comme il y en a beaucoup dans ce quartier-là. C'était une sale et sinistre boutique, montrant dans sa vitrine des pistolets rouillés, des sables pleines de boutons, des épaulettes d'or rougi, et devant laquelle étaient suspendues, parmi des haillons sordides, quelques vieilles tuniques d'officiers, pourries sous la pluie et rongées par le soleil, mais qui, conservant le pincement de la taille et la carrure des épaules, avaient encore on ne sait quel aspect presque humain.

Vidal, me saisissant le bras de sa seule main et tournant vers moi ses regards un peu ivres, leva son moignon pour désigner une de ces détroques, une tunique d'officier d'Afrique, avec la jupe à cent plis et le triple galon d'or grimant sur la manche et faisant un huit, à la bouzarde.

— Tenez, me dit-il, voilà l'uniforme de mon ancien corps... une tunique de capitaine.

Et, s'étant approché pour examiner la loque de plus près, il lut le numéro gravé sur les boutons et reprit, enthousiasmé :

— C'est de mon régiment!... C'est du premier zouaves!

Mais, tout à coup, la main du père Vidal, qui avait déjà saisi la jupe de la vieille tunique, resta immobile, son visage s'assombrit, ses lèvres tremblèrent, et, baissant les yeux, il murmura avec un accent d'épouvante :

— Mon Dieu! si c'était la *sienna*!

Puis, d'un geste brusque, il retourna la tunique, et je pus voir, au milieu du dos, un petit trou rond dans le drap, un trou de balle, cerné d'une crasse noire qui était sans doute du vieux sang, et ce trou sinis-